

# Fleur de peau

Véronique Pingault

**M**a femme se meurt.

Et je pleure pour mon aimée, ma fragile, mon perce-neige, dont la pâleur éclatante se ternit et se change de jour en jour en gris de cendre dans mes bras.

\*\*\*

Nous nous connaissons depuis presque aussi loin que remontent mes souvenirs. Je la vois comme si c'était hier matin. Il faut dire, aussi, qu'il est difficile de l'oublier, Flore, ma précieuse, mon orchidée.

Flore a toujours porté des vêtements particulièrement couvrants. Pantalons, chaussettes montantes, col roulé, manches longues. Des gants, même en été. Un grand chapeau à larges bords, même en hiver. Elle restait généralement dans la classe pendant les récréations, et nous la regardions quelquefois par les fenêtres, assise sur sa chaise, perdue dans ses pensées. Elle était dispensée de gymnastique et n'allait jamais aux sorties culturelles, sportives ou autres, qui pouvaient occasionnellement nous conduire à l'extérieur.

Le très peu que nous pouvions voir d'elle, son visage, était si pâle qu'il semblait artificiel. Blanc au point d'en paraître presque vert sous l'ombre du chapeau. Malgré les larges yeux noisette, les grosses boucles de cheveux couleur ébène, ce que l'on voyait surtout, qui frappait dès le premier regard, c'étaient les gros furoncles rouges qui lui rongeaient la peau.

Le secret qui l'entourait et son comportement étrange enflammèrent notre imagination d'enfants dès le cours préparatoire. Lorsqu'elle attendait sa mère, le soir, sous le préau, nous tentions parfois d'aller lui parler, en lui demandant, avec la maladresse de notre âge, ce qu'elle avait, si elle était malade. Elle ne répondait généralement pas. Elle restait plantée debout sans bouger, comme si elle allait prendre racine, nous regardant intensément de ses grands yeux noisette.

Et puis sa mère arrivait et nous foudroyait du regard. Elle était aussi dissemblable de Flore qu'il est possible de l'être. De carnation très mate, blonde, elle montrait largement sa peau et ses formes, qu'elle avait avantageuses. Elle nous regardait méchamment, comme si nous étions en train de faire une bêtise, comme s'il était interdit de parler à sa fille, puis elle la prenait par la main et les deux formes disparaissaient dans une petite voiture aux vitres teintées.

J'étais un petit garçon bucolique, rêveur. « Tête en l'air », disait ma mère, parce que je ne l'entendais pas me crier de ranger ma chambre quand je m'allongeais dans le jardin pour m'imprégner de l'odeur de l'herbe. « Un peu fifille », disait mon père, parce que je n'aimais pas me battre ni faire rouler mes petits camarades dans la poussière de la cour de récréation.

Flore m'intriguait, déjà, à cet âge. J'avais conscience que mon regard sur elle, et le sien sur moi, n'étaient pas juste ceux de petits camarades de classe. Un jour je lui ai dessiné une fleur sur son cartable. Cela m'a valu une engueulade mémorable de la maîtresse et mon père m'a envoyé au lit sans dîner, mais je n'en avais cure, car Flore m'avait souri.

C'est sans doute d'être privée des jeux de son âge qui la rendait tellement triste, Flore, ma douce, ma petite primevère.

Au primaire, je ne me souviens plus quelle année, pour rire, un jour, un de nous l'a bousculée alors qu'elle attendait sa mère sous le préau, en la traitant d'empotée. Elle a trébuché, son chapeau est tombé. Elle a hurlé, a fait précipitamment deux pas en arrière dans l'ombre de l'auvent.

Elle tremblait, regardant son chapeau par terre dans la poussière, éclairé de poudre de soleil. Elle pleurait. J'ai trouvé que la blague n'était pas très drôle, d'ailleurs mes camarades aussi, qui ne savaient plus quoi faire. J'ai ramassé le chapeau et je le lui ai tendu. Elle l'a pris, sans un mot, sans un sourire. Sa mère est arrivée, et elles sont parties dans la petite voiture aux vitres fumées.

Le lendemain, Flore n'était pas à l'école.

Le directeur est venu tout de suite dès qu'on est rentré en classe. Il nous a fait un grand discours, un véritable sermon. Puis il nous a expliqué que Flore était malade et ne supportait pas le soleil. C'est la raison pour laquelle elle restait dans la classe pendant les récréations, la raison pour laquelle elle ne quittait pas le préau, et bien sûr, pour laquelle elle avait cet habillement si particulier.

Le directeur savait parler aux enfants ; on s'est senti bien morveux.

Flore est revenue. Elle avait toujours ses pantalons et ses chapeaux, mais elle nous faisait peur. Qu'était donc cette maladie ? Peut-être était-elle dangereuse, ou pire, contagieuse.